



Création 2020

Notre Jeunesse

Texte Charles Péguy

Adaptation et interprétation Jean-Baptiste Sastre



Alfred Janniot, *L'action*, haut relief du Mémorial de la France combattante au Mont-Valérien
© Charlotte Bourdon / Office national des anciens combattants et victimes de guerre

Dimanche 13 juin 2021 15h
Avant-première

Mont-Valérien

Avenue du Professeur Léon Bernard
92 150 Suresnes

Réservations 01 47 28 46 35 | mont-valerien.fr

Du 10 au 29 juillet 2021 19h45
(sauf les lundis)

Vendredi 9 juillet 2021 19h45
Générale ouverte à la presse

11 - Avignon

Hors les murs | Lycée Mistral

11 boulevard Raspail — 84 000 Avignon

Réservations 04 84 51 20 10 | 11avignon.com

Service presse ZEF

Isabelle Muraour — 06 18 46 67 37 | Emily Jokiel — 06 78 78 80 93

Assistées de Swann Blanchet — 06 80 17 34 64

contact@zef-bureau.fr | zef-bureau.fr

11avignon.com • 04 84 51 20 10

Notre Jeunesse

Théâtre

Pour tous dès 15 ans
Durée estimée 1h20
Tarifs 20€ / 14€ / 8€

Texte Charles Péguy

Adaptation et interprétation Jean-Baptiste Sastre

Lumière Dominique Borrini

Production Châteauvallon-Liberté, scène nationale
Avec le soutien du Théâtre de Suresnes Jean Vilar

Tournées

Saison 21-22 (en cours)

11, Avignon

du 10 au 29 juillet 2021 (sauf les lundis)

Mont-Valérien, Suresnes

le 12 septembre 2021

Le Liberté, scène nationale

du 17 au 19 mars 2022

Saison 20-21

Théâtre de Suresnes Jean Vilar

le 6 octobre 2020

Présentation

Après *La France contre les robots* de Georges Bernanos et *Plaidoyer pour une civilisation nouvelle* d'après Simone Weil, Jean-Baptiste Sastre conclut avec *Notre Jeunesse* le troisième volet d'un tryptique consacré aux défis et espoirs de la société moderne vus par ces grands penseurs du XX^e siècle.

C'est à travers la lecture de l'œuvre de Bernanos que Jean-Baptiste Sastre crée un pont avec les écrits de Charles Péguy ; en effet dans *Scandale de la vérité*, Bernanos cite *Notre Jeunesse* et Charles Péguy comme son maître. Charles Péguy publie *Notre Jeunesse* en 1910 pour répondre à ceux qui remettent en cause a posteriori la nécessité de l'engagement dreyfusiste. Occasion pour le gérant des *Cahiers de la Quinzaine* de rendre hommage à son maître Bernard Lazare, premier défenseur d'Alfred Dreyfus et garant de la mystique républicaine contre la politique et les politiciens.

Péguy affirme publiquement qu'il ne renie rien de son passé : ni le dreyfusisme « système de liberté absolue, de vérité absolue, de justice absolue », ni le socialisme « système économique de la saine et de la juste organisation du travail social », ni l'esprit républicain fondé sur « un certain honneur propre », ni l'esprit révolutionnaire, ni l'internationalisme « système d'égalité politique et sociale et de temporelle justice et de mutuelle liberté entre les peuples », ni le christianisme.

Dans *Notre Jeunesse* il propose de rassembler toutes ces forces pour faire face aux différentes crises du monde moderne.

« Jeunes gens, la seule force de la République, c'est que la République est plus ou moins aimée. La seule force, la seule valeur, la seule dignité de tout, c'est d'être aimé. Que tant d'hommes aient tant vécu, aient tant souffert pour la République, qu'ils aient tant cru en elle, qu'ils soient tant morts pour elle, que pour elle ils aient supporté tant d'épreuves, souvent extrêmes, voilà ce qui compte, voilà ce qui m'intéresse, voilà ce qui existe. Voilà ce qui fonde, voilà ce qui fait la légitimité d'un régime. »

Charles Péguy, *Notre Jeunesse*

À propos

« Quelqu'un, un jour, faisait part à Blanche Bernard de son étonnement : pourquoi n'écrivait-elle pas ses souvenirs ? Pourquoi ne cherchait-elle pas à corriger les calomnies et les erreurs qui étouffaient la mémoire de l'homme qu'elle avait connu de si près. Elle répondit : « À quoi bon ? Son œuvre est là qui reste et qui seule importe ». Elle exprimait par ses mots, dans les dernières années de sa vie, disait porter à l'avenir de ses écrits. Mais au fond de lui, la perspective de « mauvaises lectures » de son œuvre, avilissantes, mutilantes et mortelles, si elles se multiplient, le taraudait.

L'histoire du destin posthume de Péguy a parfaitement justifié cette angoisse. En occultant des pans entiers de son œuvre, en la tronquant à des fins partisans, en brouillant sa chronologie par des publications désordonnées, on a longtemps réussi à lui faire dire le contraire de ce qu'elle voulait dire. Une image fausse, qui s'est gravée dans l'opinion, en est résultée, qui dissuade, encore aujourd'hui, maint lecteur potentiel. De sorte que l'un des plus grands écrivains de notre littérature est aujourd'hui amplement méconnu.

Or sa lecture a nourri, naguère, la résistance à l'occupation étrangère ; elle a aidé, en France et ailleurs, un nombre considérable d'opprimés à survivre. Car Péguy est le philosophe de la crise et le poète de l'espérance. Et nous sommes dans un temps de crise.

Sans doute parce que sa vie fut l'histoire tragique d'un affranchissement, toute son œuvre est tendue vers la libération des hommes. Aussi peut-elle soutenir notre combat actuel contre toutes les formes de l'exclusion et de la barbarie : la misère, le chômage, le racisme, le totalitarisme, la guerre de conquête et le génocide. Nous avons besoin d'elle autant qu'elle a besoin de nous.

Lisons Péguy, l'homme aux paroles de flammes : il nous enseigne la révolution. Le mot fera-t-il peur aux Français, à présent ? Et pourtant : une vraie révolution ne détruit pas, nous dit Péguy, elle fonde. « Une révolution, ajoute-t-il, n'est une pleine révolution que si elle [...] fait apparaître un homme, une humanité plus profonde, plus approfondie, où n'avaient pas atteint les révolutions précédentes ». Elle doit prouver, en somme, que « les révolutions précédentes étaient insuffisamment révolutionnaires ».

La révolution renouvelle l'homme tout entier : pensées, sentiments, conscience morale, croyances. Comment bâtir une cité de justice, de courage et de constance, de vérité et de culture, de liberté et de solidarité avec des esclaves ignorants, égoïstes, bourrés de préjugés, incapables de résister aux formes multiples de l'entraînement ? Suffira-t-il de changer autoritairement les institutions, de s'en remettre aux organisations ? Péguy ne le croyait pas. Il faut d'abord susciter le désir de ces valeurs. La démagogie des médias s'oppose encore trop largement à la formation intellectuelle et morale indispensable à des hommes libres. Une société qui n'honore plus que le pouvoir et l'argent est-elle encore capable d'enseigner sérieusement d'autres valeurs.

Lire Péguy, c'est déjà consentir à changer ses habitudes de pensée. C'est apprendre à penser par soi-même, en dehors des parties. Et c'est la base de tout. »

Robert Burac, *Charles Péguy, La révolution et la Grâce*, Éd. Robert Laffont

Biographies

Charles Péguy Auteur

Charles Péguy est né le 7 janvier 1873 à Orléans. Il est le premier et l'unique enfant d'une famille d'artisans modestes. Sa mère et sa grand-mère maternelle sont rempailleuses de chaise ; son père, ouvrier menuisier, a laissé sa santé sur les barricades de 1870. Il meurt alors que Charles n'a que dix mois. Les deux femmes entre lesquelles grandit le petit garçon s'activent du matin au soir afin de gagner l'argent nécessaire aux besoins du foyer.

L'ardeur à l'ouvrage et l'amour du travail bien fait sont tout le patrimoine de Charles Péguy. Certes il est d'humble origine, mais ce n'est pas un « déshérité ». « L'anonyme est son patronyme » : par cette formule de la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, il rend hommage à la foule de ceux qui ont existé avant lui, analphabètes comme sa grand-mère, intelligents et braves comme elle, capables de durer et de créer en dépit des épreuves.

En dépit de son parcours personnel, s'élever dans la société, ne sera jamais pour lui un objectif. Bien au contraire, ce qu'il souhaite, c'est que soit rendu à chacun la dignité de son état.

L'école est la part la plus précieuse de l'enfance de Péguy. Elle lui a donné sa chance, non en l'extrayant de son milieu, mais en lui permettant d'être lui-même et d'épanouir les dons qu'il avait pour le travail intellectuel. Boursier, Péguy poursuit un parcours sans faute jusqu'au baccalauréat. Le concours d'entrée à l'École normale supérieure se révèle un obstacle plus redoutable, et il doit s'y reprendre à trois fois pour être reçu, en 1894.

Déjà la haute figure de Jean Jaurès le fascine. Jaurès, normalien, professeur de philosophie, est un intellectuel qui a décidé d'entrer dans l'action politique pour promouvoir son idéal de justice sociale. À l'École normale supérieure, Péguy subit l'influence de ce grand aîné. Avec quelques camarades, il se livre à de grands débats d'idées dans sa chambre, baptisée la « thurne Utopie ».

Dès 1895, Péguy devient membre du Parti socialiste. Avant de s'engager politiquement, l'étudiant milite à la Mie de Pain, une association caritative qui distribue de la nourriture aux indigents de la capitale.

Pour Péguy, supprimer la misère est le premier devoir, parce que la misère prive l'homme de son humanité. Il ne la confond pas avec la pauvreté, qu'il a connue dans son enfance, et dont il ferait presque un idéal de vie. La pauvreté engendre la solidarité. La misère est synonyme d'exclusion. Or toute la pensée de Péguy et tous ses engagements reposent sur le refus de l'exclusion.

À Orléans, il fonde un groupe d'étudiants socialistes. Il a demandé une année de congé afin de pouvoir se consacrer à sa première grande œuvre : une vie de Jeanne d'Arc, qu'il rédige de fin 1895 à fin 1896. L'héroïne, qui n'a pas encore été canonisée ni accaparée par la droite nationaliste, est alors célébrée par les républicains comme une figure patriotique, sortie du peuple et sauvant le peuple.

L'année 1898 a vu les passions se déchaîner autour de l'affaire Dreyfus : dans le sillage de Jaurès et de Zola, Péguy s'engage, signant des pétitions, manifestant à la tête de groupes d'étudiants en faveur du capitaine injustement accusé. Avec Jaurès, il est convaincu que le devoir des socialistes est de s'élever contre la raison d'État quand elle fait cause commune avec l'injustice, même si la victime de cette injustice est un « bourgeois ».

L'antisémitisme sévit alors en France dans toutes les classes de la société, y compris parmi les rangs des socialistes. Jaurès, en prenant la défense du capitaine Dreyfus, est loin de faire l'unanimité dans son parti. Péguy, quant à lui, est révolté par toutes les formes d'exclusion. Mais il est en outre en sympathie profonde avec le peuple juif. On peut dire que c'est l'un des rares, sinon le seul, intellectuel français véritablement philosémite. Il développe avec de nombreux juifs des liens d'amitié. Le plus cher à son cœur sera Bernard-Lazare, journaliste anarchiste qui dénonça le premier la condamnation de Dreyfus.

Tout ou presque de l'œuvre à venir est en germe dans ces premières années d'engagement.

Jean Jaurès, dont le charisme grandissant fait une figure de premier plan, s'est donné pour tâche d'unifier le socialisme français. Jusqu'alors, existait une multitude de petites formations se réclamant du socialisme chacune à sa façon et selon sa sensibilité. Mais le mouvement a pris de l'ampleur ; une Internationale socialiste s'est fondée. La tendance est à l'union. Jaurès le comprend, et décide d'inscrire le socialisme français dans le mouvement de l'histoire, fut-ce en sacrifiant ses propres convictions. Ce mouvement de l'histoire est précisément ce que Péguy refuse. L'attitude de Jaurès lui paraît d'autant plus sacrilège que c'est par lui qu'il est venu au socialisme, que c'est à lui, le philosophe, l'érudit, qu'il doit l'éblouissante découverte d'une émancipation possible pour l'humanité.

En décembre 1899 se tient un congrès lors duquel est adopté, au nom de l'unité du Parti, le principe de la censure dans les journaux et publications socialistes. Désormais, il y aura une vérité socialiste, à laquelle tous devront se conformer. Parce qu'il n'accepte pas ce tournant, Péguy se trouve en opposition avec ceux qui suivent le Parti.

Dès lors, Péguy est seul. Seul contre ses amis d'hier, seul contre le mouvement de l'histoire. Mais il n'a renoncé à rien. Son socialisme, celui de ses premiers élans, il le fera vivre à travers une revue qui se confond avec la vie et l'œuvre de l'écrivain qu'il devient : *Les Cahiers de la Quinzaine*.

« Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé ma foi... Je suis catholique. » Cette confidence de Péguy à son ami Joseph Lotte date de septembre 1908. Elle est le seul repère temporel que nous ayons de l'évolution spirituelle de l'auteur. Chez lui, pas de conversion subite comme chez Claudel, pas d'événement surnaturel, pas de rupture. Il ne rebrousse pas chemin, mais trouve enfin ce qui fonde et oriente ses engagements.

« C'est pour cela, écrit-il dans *Notre Jeunesse*, que notre socialisme n'était pas si bête, et qu'il était profondément chrétien. » En gestation dans ses méditations sur la métaphysique du monde moderne, la foi de Péguy devient explicite à partir de 1910, constituant désormais l'axe principal de sa pensée et de la recherche formelle qu'il entame en se lançant dans la poésie. Péguy n'est pas un converti : ce terme implique un revirement et une rupture qu'il récuse absolument.

Dans un premier temps, Péguy se retrouve durement isolé. Ses abonnés, dreyfusards de la première heure, ne comprennent pas forcément sa trajectoire intérieure. Il traverse une crise profonde, qui se traduit par la tentation du désengagement.

À partir de 1909, Péguy s'essaie à une autre forme d'écriture. Le polémiste, l'auteur d'essais à la forme difficilement définissable, fait place au poète. Les textes qu'il compose alors assureront sa gloire posthume bien plus que ses écrits en prose, mais parfois à son détriment, car on négligera le substrat philosophique et spirituel de ces œuvres pour n'en retenir que la religiosité et les accents patriotiques.

Péguy ne renonce pas à commenter l'actualité. Il est conscient du risque de guerre avec l'Allemagne, qui signifie pour lui la mise en danger des idéaux incarnés par la France.

Il n'en demeure pas moins que la déclaration de guerre et la mobilisation générale sont accueillies par l'écrivain comme une délivrance, non par ardeur belliqueuse, mais parce que le poids de l'existence lui est devenu difficilement supportable. Les quelques billets écrits dans les jours qui précèdent son engagement, les témoignages recueillis manifestent son enthousiasme, partagé par de nombreux Français, et le sentiment de libération qui s'empare de lui. Il vit ses premières semaines de campagne, alors qu'il est lieutenant, dans un état de sérénité et de paix intérieure. Il meurt au plus fort de la bataille, à quarante et un ans, le 5 septembre 1914, touché d'une balle en plein front. Un soldat crut entendre ses dernières paroles : « Mon Dieu ! Mes enfants... »

Claire Daudin

Jean-Baptiste Sastre

Metteur en scène et acteur

Jean-Baptiste Sastre a été élève au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris de 1990 à 1993. Son parcours en tant qu'acteur lui a permis d'interpréter une grande variété de rôles dans différentes productions.

À la sortie du Conservatoire, Jean-Baptiste Sastre signe en 1995 sa première mise en scène, *Histoire vécue du roi Toto*, d'après l'œuvre d'Antonin Artaud au Théâtre de la Bastille. Durant 10 ans, il met en scène à Chaillot – Théâtre national de la Danse, au Théâtre Nanterre-Amandiers, au Lieu Unique à Nantes, à La Filature, Scène nationale de Mulhouse, au Théâtre Dijon Bourgogne – CDN, à la Comédie de Caen – CDN de Normandie, au Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg des textes de Jean Genet, Marguerite Duras, Christopher Marlowe, Georg Büchner, Marivaux, Eugène Labiche ou Samuel Taylor Coleridge.

Il travaille avec des actrices et des acteurs tels que Nathalie Richard, Hiam Abbass, Christine Murillo, Philippe Clevenot, Jean-Marie Patte, Marcial Di Fonzo Bo, Jerzy Radziwilowicz, Hervé Pierre, Vincent Dissez, Éric Caravaca, Denis Podalydès et Sylvester Groth. De plus, il collabore avec des plasticiens tels que Sarkis, Christian Boltanski et Daniel Jeanneteau.

En 2005, il est lauréat de la Villa Médicis hors les murs à Londres pour travailler sur le théâtre élisabéthain. Il met en scène *La tragédie du roi Richard II* de William Shakespeare dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes (Festival d'Avignon 2010).

Par la suite, il met en scène *Phèdre les oiseaux* de Frédéric Boyer avec Hiam Abbass et une vingtaine de communautés Emmaüs en France, et à l'étranger. Ce projet significatif de quatre ans, dans le cadre de Marseille-Provence 2013, Capitale Européenne de la Culture, a notamment été présenté en tournée dans la communauté Emmaüs de Marseille, dans la salle du Bois de l'Aune à Aix-en-Provence, au Ballhaus Ost avec le Straßenchor, chœur des sans-abris de la ville de Berlin, à Los Angeles avec les enfants des rues de Venice Beach, à New York avec Haitian-Americans In Action (HAIA), en Italie avec les Compagnons d'Emmaüs d'Erba, en Palestine avec les enfants du camp de réfugiés de Balatah à Naplouse et en Israël avec les enfants sourds et muets des villages de Galilée. En France, le spectacle a également été diffusé dans plusieurs institutions théâtrales.

Dans la continuité en 2017, il crée avec Hiam Abbass le seul en scène *La France contre les Robots* de Georges Bernanos. Le spectacle est également présenté dans les territoires ruraux du Var dans le cadre du projet d'itinérance de Châteauvallon-Liberté, scène nationale.

Sa mise en scène, *Plaidoyer pour une civilisation nouvelle* de Simone Weil, un monologue interprété par Hiam Abbass, a été présenté au OFF d'Avignon en 2019.

En tant qu'artiste associé de Châteauvallon-Liberté, scène nationale, Jean-Baptiste Sastre a développé sur le territoire du Var, dans le cadre de la politique d'actions culturelles de la scène nationale, un partenariat avec différentes associations du champ social : Jericho, Promo Soins, CAAA...

Pour la reprise du spectacle *Plaidoyer pour une civilisation nouvelle* au Liberté, Jean-Baptiste Sastre a constitué, pour porter la parole de cette philosophe auprès de Hiam Abbass, un chœur composé d'adhérents des associations du champ social affiliées à l'Union diaconale du Var. À l'occasion des représentations du spectacle au Théâtre de Suresnes Jean Vilar, un travail de fond est effectué sur le territoire des Hauts-de-Seine, en partenariat avec le Secours populaire, la Croix rouge et le CELIJE (Association pour la réinsertion des jeunes des Haut-de-Seine) autour de l'œuvre de Simone Weil.

Jean-Baptiste Sastre conclut avec *Notre Jeunesse* de Charles Péguy, le troisième volet d'un triptyque consacré aux défis et espoirs de la société moderne vus par ces grands penseurs du XX^e siècle.

Dans le même temps il développe avec Châteauvallon-Liberté, scène nationale et le Théâtre de Suresnes Jean Vilar un projet autour de l'œuvre de Jean Giono qui sera présenté dans les villages du Var, ainsi que dans les Hauts-de-Seine.

Contacts

Production et diffusion

Benoît Olive

Directeur de la production
benoit.olive@chateauvallon-liberte.fr
04 98 07 01 17
06 71 94 10 06

Marie-Pierre Guiol

Administratrice de production
marie-pierre.guiol@theatreliberte.fr
04 98 07 01 06
06 64 35 06 23

Technique

Karim Boudaoud

Directeur technique
technique@chateauvallon.com
04 94 22 74 15
06 43 25 37 82

Pierre-Yves Froehlich

Directeur technique adjoint du Liberté
pierre-yves.froehlich@theatreliberte.fr
06 64 73 77 89

Châteauvallon, scène nationale

795 Chemin de Châteauvallon
CS 10118 — 83 192 Ollioules
04 94 22 02 02

Le Liberté, scène nationale

Grand Hôtel — Place de la Liberté
83 000 Toulon
04 98 00 56 76

Communication

Matthieu Mas

Directeur de la communication
et des relations médias
matthieu.mas@chateauvallon-liberte.fr
04 98 07 01 10
06 61 75 79 65

@ChateauvallonLiberte 

@chatolib_sn 

@chatolib_sn 

Châteauvallon-Liberté,
scène nationale 